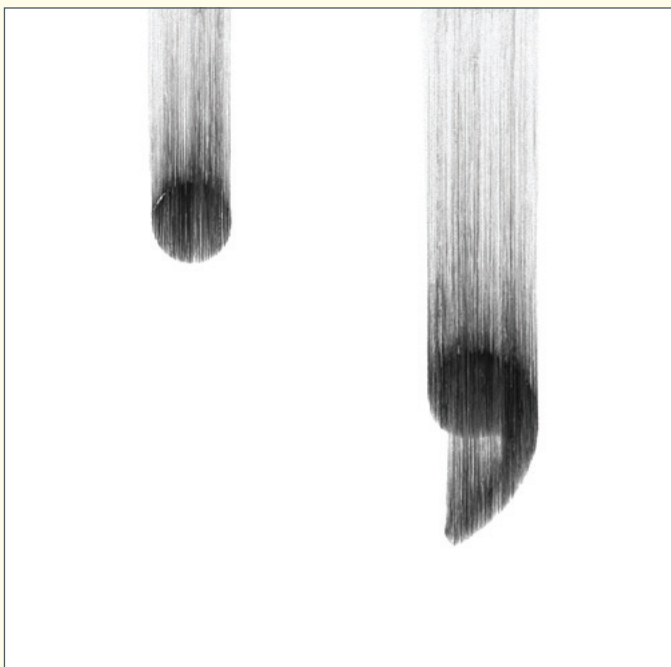


Gilles Marcotte



LA LITTÉRATURE
EST INUTILE

Boréal

COLLECTION PAPIERS COLLÉS

Extrait de la publication

Les Éditions du Boréal
4447, rue Saint-Denis
Montréal (Québec) H2J 2L2
www.editionsboreal.qc.ca

La littérature
est inutile

DU MÊME AUTEUR

ESSAIS

- Présence de la critique. Critique et littérature contemporaines au Canada français*, anthologie, HMH, 1966.
- Le Temps des poètes. Description critique de la poésie actuelle au Canada français*, HMH, 1969.
- Une littérature qui se fait. Essais critiques sur la littérature canadienne-française*, HMH, 1962 ; BQ, 1994.
- Les Bonnes Rencontres. Chroniques littéraires*, Hurtubise HMH, 1971.
- Anthologie de la littérature québécoise* (en collaboration), La Presse, 1978-1979.
- La Littérature et le Reste. Livre de lettres* (avec André Brochu), Quinze, 1980.
- La Prose de Rimbaud*, Primeur, 1983 ; Boréal, 1989.
- Littérature et Circonstances*, L'Hexagone, 1989.
- Le Roman à l'imparfait. La Révolution tranquille du roman québécois*, nouv. éd., L'Hexagone, 1989.
- L'Amateur de musique*, Boréal, coll. « Papiers collés », 1991.
- Montréal imaginaire. Ville et littérature* (en codirection avec Pierre Nepveu), Fides, 1992.
- Rimbaud* (avec Jean Larose et Dominique Noguez), Hurtubise HMH, 1993.
- De la littérature avant toute chose* (entretiens avec Pierre Popovic), Montréal, Liber, 1996.
- Écrire à Montréal*, Boréal, coll. « Papiers collés », 1997.
- Le Lecteur de poèmes*, Boréal, coll. « Papiers collés », 2000.
- L'Expérience de Dieu avec Paul Claudel*, anthologie, Fides, 2001.
- Les Livres et les Jours*, Boréal, coll. « Papiers collés », 2002.
- François Mauriac. Le chrétien, le romancier, le journaliste*, anthologie, Fides, 2006.
- Petite Anthologie péremptoire de la littérature québécoise*, Fides, 2006.

FICTION

- Le Poids de Dieu*, roman, Flammarion, 1962.
- Retour à Coolbrook*, roman, Flammarion, 1965.
- Un voyage*, récit, HMH, 1973.
- La Vie réelle*, nouvelles, Boréal, 1989.
- Une mission difficile*, roman, Boréal, 1997.
- La Mort de Maurice Duplessis et autres récits*, nouvelles, Boréal, 1999.
- Le Manuscrit Phaneuf*, roman, Boréal, 2005.

Gilles Marcotte

La littérature est inutile

Exercices de lecture

Boréal

COLLECTION PAPIERS COLLÉS

Les Éditions du Boréal reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIE) pour leurs activités d'édition et remercient le Conseil des Arts du Canada pour son soutien financier.

Les Éditions du Boréal sont inscrites au Programme d'aide aux entreprises du livre et de l'édition spécialisée de la SODEC et bénéficient du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres du gouvernement du Québec.

Couverture : Richard-Max Tremblay, *Point-virgule*, huile sur bois.

© Les Éditions du Boréal 2009
Dépôt légal : 3^e trimestre 2009
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Diffusion au Canada : Dimedia
Diffusion et distribution en Europe : Volumen

*Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec
et Bibliothèque et Archives Canada*

Marcotte, Gilles, 1925-

La littérature est inutile : exercices de lecture

(Collection Papiers collés)

Comprend des réf. bibliogr.

ISBN 978-2-7646-0680-3

1. Littérature québécoise – Histoire et critique. 2. Littérature et société. I. Titre. II. Collection : Collection Papiers collés.

PS8131.Q8M37 2009 C840.9'9714 C2009-941135-0

PS9131.Q8M37 2009

En guise de préface

Il y a une idée à la fois très simple et très dangereuse — les idées simples sont souvent dangereuses — qui est propagée depuis quelques années ou quelques siècles par les discours sur l'art. Elle veut que la littérature, le théâtre, la peinture et la sculpture, pour ne citer que ceux-là, aient pour mission de transformer le monde, de le purger des maux qui l'accablent, enfin de l'entraîner vers un avenir meilleur.

Je lisais par exemple il y a quelque temps, dans le texte officiel de la Journée mondiale du théâtre, cette superbe définition en quatre infinitifs du rôle de l'art dramatique : « Accuser. Dénoncer. Provoquer. Déranger. » Le théâtre aurait donc pour devoir et pour effet de sortir les spectateurs de leur somnolence et de leur bonne conscience, comme le recommandaient autrefois les prédicateurs de retraites paroissiales ? L'art au service de la morale, en somme. La morale n'est plus tout à fait ce qu'elle était à l'époque où l'on a inventé cette formule célèbre, mais peu importe : l'important, c'est que l'art *nous fasse la leçon*.

Mon deuxième exemple, je le trouve encore dans un programme de théâtre. Je ne vais pas souvent au théâtre, mais quand j'y vais je travaille fort et j'écoute de toutes mes oreilles. Dans ce programme, rédigé par une intellectuelle de très bonne classe, je lis que l'auteur « poursuit (dans son œuvre et non pas à ses moments perdus) une réflexion sur le rôle de la femme dans la société contemporaine ». Voilà qui est louable, on ne peut plus. Que serait un dramaturge s'il n'était avant tout un penseur, s'il ne transportait sur la scène les problèmes

les plus aigus de son époque ? Non seulement le théâtre doit nous moraliser, mais il a également pour fonction de nous instruire, de nous faire penser, de nous engager dans un processus de réflexion. Si les spectateurs n'ont pas le front soucieux, en sortant de la salle, c'est qu'ils ne sont pas entrés vraiment dans la pièce qui leur était présentée. Ils devraient se sentir coupables.

Mon troisième exemple est tiré d'un domaine très différent du théâtre, celui de la sculpture. Chaque œuvre de Michel Goulet, écrit-on, a pour fonction de nous amener à « réfléchir (encore !) sur notre raison d'être et sur les motifs qui nous incitent à façonner incessamment un correspondant aux multiples images que nous avons de nous ». La phrase est un peu compliquée — les critiques d'art ont parfois la main lourde —, mais on réussit tout de même à comprendre que, pour l'auteur de cette prose critique, la philosophie et la sculpture ont beaucoup en commun. Qui sommes-nous ? D'où venons-nous ? Où allons-nous ? demandait un auteur beaucoup lu au temps de mes études classiques. Nous faisons des gorges chaudes de ce sujet. Nous avons tort. Nous ne pouvions pas prévoir, innocents que nous étions, que les questions de l'abbé Moreux se retrouveraient un jour dans les chaises de Michel Goulet.

Je ne cite que des exemples locaux, mais on aurait tort de croire que le rôle attribué à l'art de nous moraliser, de nous instruire, de nous induire en tentation philosophique, est une spécialité québécoise. Des échos de ces propos se font entendre partout : c'est une invention moderne, et peut-être même postmoderne. Nous voulons qu'elle serve, cette culture si lourdement subventionnée (mais pas encore assez, d'après ce que j'entends), si difficile à tenir à flot. Elle doit avoir des retombées (quel beau mot !) économiques, intellectuelles, nationales, sociales, spirituelles. Elle doit nous en donner pour notre argent, pour nos efforts.

On aura peut-être soupçonné que mon idée à moi, sur cette question, est un peu différente. Je la résumerai en citant la réponse du poète américain Wallace Stevens — il avait l'ex-

cuse, pour ainsi dire, d'être vice-président d'une compagnie d'assurances — à une question portant sur les obligations du poète à l'égard de sa société.

« *He has none.* »

Cette petite phrase, il faut la répéter sur tous les tons, aujourd'hui plus que jamais : la littérature, le théâtre, la peinture, la sculpture sont inutiles. Ils ne servent à rien. Mais oui, on pourra trouver des grains de sagesse dans les romans de Robertson Davies ; découvrir les axes essentiels de la modernisation de la société québécoise dans le *Bonheur d'occasion* de Gabrielle Roy ; réchauffer sa foi nationaliste en relisant les poèmes de Gaston Miron ; trouver des informations fort intéressantes sur Haïti dans les romans d'Émile Ollivier. Mais si on ne lit que cela dans un roman ou un recueil de poèmes, on ne l'aura pas vraiment lu, parce que leur plus profonde raison d'être ne réside pas dans ces profits, ils n'offrent rien qui ressemble à une solution, à une conclusion. Le cheminement que propose le roman est celui qui va de « Rien n'est simple » à « Tout se complique » (vous aurez reconnu, je l'espère, les titres des magnifiques albums de Sempé). Northrop Frye disait que, parmi les retombées de la littérature, la plus importante, après l'exploration de la langue, était la tolérance. Encore faut-il entendre cette belle vertu de façon plus radicale qu'on ne le fait habituellement. L'œuvre authentiquement littéraire est celle qui rend le jugement impossible. Si vous extrayez du roman de Flaubert un jugement moral, si généreux soit-il, c'est que vous n'avez pas lu un roman de Flaubert mais une *histoire de cas*. Ce n'est pas tout à fait la même chose.

Non, la littérature n'est pas utile. Elle est, plus modestement et plus orgueilleusement, nécessaire. Elle nous apprend à lire dans le monde ce que, précisément, les discours dominants écartent avec toute l'énergie dont ils sont capables : la complexité, l'infinie complexité de l'aventure humaine.

* * *

Je reprends, j'insiste. Oui, la littérature parle du monde, fait parler le monde. Romancière, elle raconte des personnages, des sociétés, des aventures; poétique, elle évoque les univers publics et intimes de la réalité qui nous fait vivants; essayistique, elle intervient réellement dans le champ de la pensée. J'ai passé trop d'années dans le journalisme, la radio, la télévision pour faire fi de l'utilisation du langage à des fins de communication. Mais pourquoi est-ce que je m'éloigne ou ne me satisfais pas de cette forme de lecture? Je sais que souvent les textes littéraires me fournissent en clair des renseignements utiles, indispensables peut-être sur la société dans laquelle je vis et celles qui l'ont précédée, mais je sais aussi que ces textes me donnent quelque chose de plus, qui est intimement lié à la vie du langage, à la littérature. Je n'entreprendrai pas d'en faire la démonstration. Je citerai seulement deux textes qui, me semble-t-il, disent mieux que je ne le saurais faire ce que *fait* la littérature. Le premier est du grand critique torontois Northrop Frye — je ne me lasse pas de le citer —, dans *Pouvoirs de l'imagination* :

Notre réaction émotionnelle au monde ambiant oscille [...] du « j'aime ceci » au « je n'aime pas cela ». Le « j'aime ceci » correspond [...] à un phénomène d'identification; le sentiment que tout ce qui nous entoure fait partie de nous; tandis que le « je n'aime pas cela » est en somme l'état normal et habituel de conscience, ou si vous voulez, de distance où préludent l'art et la science. L'Art, notamment, apparaît dès que le « je n'aime pas cela » se mue en « ce n'est pas ainsi que j'imaginerais la chose ».

Je trouve l'autre texte dans la belle préface que Suzanne Jacob a écrite récemment pour le petit livre posthume de Thierry Hentsch, *La Mer, la limite*. « La question du *définitif* envahit aussitôt la page au point de la submerger : peut-on vraiment écrire *définitivement*? Ou est-ce justement contre ce que l'écrit a de définitif que l'écrivain s'acharne comme

Thierry Hentsch s'est acharné contre les lectures définitives que le temps avait imposées à certaines œuvres ? »

Je ne commenterai pas ces deux textes. Ils disent avec assez de clarté, me semble-t-il, ce qu'on peut, ce qu'on doit attendre de la littérature.

* * *

Les œuvres dont il sera question dans ce livre font partie de la littérature québécoise. Il ne s'agit ici ni d'une « deffense et illustration », selon la formule célèbre de du Bellay, ni d'un essai de caractère historique, où les œuvres seraient mises en relation avec le développement d'une nation, d'une société. Mon propos est différent, même si la réunion d'œuvres parues dans le même espace géographique ne peut que suggérer des perspectives historiques, des relations entre texte et société. J'ai voulu plutôt que les œuvres, les écrivains que je présente ici le soient pour eux-mêmes, en eux-mêmes, sans être conscrits par une sorte de développement collectif. Le hasard des commandes m'y invitait d'ailleurs : à quelques exceptions près, les études ici réunies sont le fruit de sollicitations, et c'est récemment que l'idée m'est venue de les réunir. Ce n'est donc pas une thèse qu'on lira, bien que les petites idées que j'entretiens sur la littérature s'y frayent forcément un chemin. Je n'ai pu me retenir, aussi bien, pour aérer un peu l'ensemble, de constituer des ensembles flous, suscités par des rencontres de diverses sortes, amicales si l'on veut, et de m'évader parfois dans quelques images de la vie littéraire. Je tiens à souligner enfin que si plusieurs écrivains majeurs de la littérature québécoise sont absents de ce livre, cela tient aux hasards des parutions et non pas à quelque déficit d'admiration. Les personnes qui ont lu mes livres précédents le sauront.

Août 2009

En arrière, avec Réjean Ducharme

Quoi qu'il arrive dans un roman de Réjean Ducharme, que les personnages vivent des aventures hautes en couleur ou pataugent dans le quotidien le plus banal, la fin est assurée, toujours la même : c'est le désastre. Tout se passe comme si rien n'avait eu lieu, comme si ces phrases, ces paragraphes, ces chapitres n'avaient pour but que de démontrer ce qu'on savait depuis toujours, c'est-à-dire que ça va mal et que ça ne peut qu'empirer. « Il n'y a pas de quoi fouetter un rat mort, quoi. Tout est bien qui ne finit pas, va. » (*Dévadé*) « Une heure, et ils seront tous morts, hommes, femmes et enfants. » (*La Fille de Christophe Colomb*) « Nous y sommes. Soyons-y ! » (*L'Océantume*) « Mais tu l'as dit, ça n'a pas d'avenir, il ne faut pas investir là-dedans. » (*Va savoir*) « Puis demain, 21 juin 1971, l'hiver va commencer, une dernière fois, une fois pour toutes, l'hiver de force (comme la camisole)... » (*L'Hiver de force*) C'est normal, dites-vous : les romans, surtout les romans français, ont ainsi l'habitude de se complaire dans le négatif, de finir mal. Mais Julien Sorel, avant d'être exécuté à la fin du *Rouge et le Noir*, a fait du chemin, il a peu à peu découvert le vrai Julien Sorel qui se dissimulait sous les masques de l'ambition, il a *progressé*. Les personnages de Réjean Ducharme, au contraire, mettent toute leur énergie à régresser, à démontrer qu'il n'y a pas d'issue, que l'action, l'agitation ne servent qu'à confirmer, aggraver une infirmité existentielle dont tous les signes étaient donnés au début du roman. Chez lui, il n'est pas question de *s'en sortir*, l'impasse est totale. C'est le C.Q.F.D., non seulement de chaque roman mais aussi de l'ensemble de l'œuvre, où il

semble que se confirme toujours plus profondément, plus durement le refus de toute avancée.

Optimistes de toutes observances, donc, s'abstenir.

* * *

Dans *Le nez qui voque*, Réjean Ducharme, par la voix de Mille Milles qui est un de ses porte-parole les plus autorisés, a proclamé la nécessité générale d'une telle régression : « Restons en arrière, avec Crémazie, avec Marie-Victorin, avec Marie de l'Incarnation, avec Félix Leclerc, avec Jacques Cartier, avec Iberville et ses frères héroïques. Restons en arrière. Restons où nous sommes. N'avançons pas d'un seul pas. » Loi de l'histoire, loi du roman.

Arrêtons-nous à cette liste de noms prestigieux. Elle en compte trois qui sortent tout droit de l'histoire du Canada : Jacques Cartier le fondateur, Iberville le combattant, le victorieux, Marie de l'Incarnation la mystique. Si les deux premiers personnages sont bien connus, on n'en peut dire autant de la troisième, qui n'apparaît que brièvement dans les manuels d'histoire, où elle ne fait évidemment pas concurrence aux Saints Martyrs Canadiens, plus flamboyants si l'on ose dire : religieuse, et surtout mystique, elle est, des trois, la plus « en arrière ». Crémazie fait partie de la même histoire, celle des commencements : poète médiocre, de l'avis général, il survit à titre de « père de la poésie canadienne ». Marie-Victorin et Félix Leclerc appartiennent à une histoire plus récente, mais l'un et l'autre annotent également l'ancien, le passé, pour ne pas dire le révolu : le premier parce qu'il est l'auteur d'un ouvrage trop savant pour être souvent consulté, *La Flore laurentienne*, le deuxième à cause de son attachement aux vieilles choses, aux images quasi folkloriques. Ce n'est pas dire que ces figures historiques n'aient aucun rôle à jouer dans le présent : *La Flore laurentienne* sera lue avec enthousiasme, comme une Bible, par Nicole et André Ferron, dans *L'Hiver de force*, et Mille Milles voue sans doute à Marie de l'Incarnation une

admiration semblable à celle dont il accable Isabelle Rimbaud, la sœur du poète, autre figure de la pureté. Dans les proclamations de Réjean Ducharme, l'ambiguïté, l'ambivalence ne sont jamais absentes.

Les deux grandes références littéraires québécoises de Ducharme, cependant, ne font pas partie de cette liste. C'est que Nelligan et Saint-Denys Garneau — ce dernier jamais cité mais reproduit, pastiché, assimilé — sont moins « en arrière » qu'« à côté ». En tant que vrais poètes, ils n'appartiennent pas à l'histoire, au temps. Ils ne précèdent pas, ils accompagnent. Ils suggèrent non pas l'arrière, le passé, mais l'écart. On dira que les autres, ceux de la liste, même les personnages assez récents que sont Marie-Victorin et Félix Leclerc, refusent également d'entrer dans le moderne, dans l'écriture du mouvement, de l'avancée, du progrès. Mais non, ce n'est pas tout à fait ça. L'écriture de Réjean Ducharme, c'est l'évidence même, est bien livrée à l'éclatement moderne, mais au sein même de ces fureurs elle inscrit la contradiction d'un passéisme têtu, irréductible, intolérant. Il ne s'agit donc pas de recourir à quelque image nostalgique de l'originel, du primitif, à la romantique, pour conjurer les malheurs de l'actuel, mais d'inscrire dans l'écriture même une négation qui la nourrit *en même temps* qu'elle la conteste.

Les premiers romans de Réjean Ducharme, *L'Avalée des avalés*, *Le nez qui voque*, *L'Océantume*, sont par excellence des romans de la Révolution tranquille. Mais ils ne la reproduisent pas ; ils lui répondent. Au « Désormais » de Paul Sauvé (successeur de Maurice Duplessis, rappelons-le, et le premier à rompre, de l'intérieur, avec le conservatisme affiché du *cheuf*), Ducharme oppose un éloge inconditionnel du passé apparemment le plus vétuste. À l'« âge de la parole », de la crue langagière, il répond par le « bérénicien », langage d'initiés. Au rêve de communauté, toujours en passe, en désir de devenir un rêve d'unité, il substitue celui de la communication la plus intime, la plus personnelle : « J'ai besoin des hommes. Je rédige cette chronique pour les hommes comme ils écrivent

des lettres à leur fiancée. Je leur écris parce que je ne peux pas leur parler [...] » Réjean Ducharme lit-il avec la piété qui s'impose Octave Crémazie, Marie de l'Incarnation, Félix Leclerc ? On peut en douter. Ce sont là, pour lui, des noms, de purs noms qu'il tire du patrimoine pour mettre des bâtons dans les roues du progrès, de la révolution, des espoirs insensés que porte, *volens nolens*, son propre texte.

* * *

Cette contradiction est exacerbée par un autre nom propre — non pas de personne cette fois, mais de ville, qui apparaît dans un roman postérieur, *Les Enfantômes* : Rivardville. Il vient, on le sait peut-être, d'un roman extrêmement poussiéreux d'Antoine Gérin-Lajoie, *Jean Rivard, économiste*, suite de *Jean Rivard, le défricheur*. On y lit ces lignes inspirées :

Pendant ce temps-là, le canton de Bristol, et en particulier l'endroit où s'était établi Jean Rivard, faisait des progrès remarquables. [...]

De même qu'on voit l'enfant naître, croître et se développer jusqu'à ce qu'il soit devenu homme, de même Jean Rivard vit au sein de la forêt vierge les habitations sortir de terre, s'étendre de tous côtés, et former peu à peu cette populeuse et florissante paroisse qui fut bientôt connue sous le nom de Rivardville.

Réjean Ducharme ne s'explique pas sur le choix de ces noms — ceux de Rivardville et du canton de Bristol, il les pose comme des évidences toponymiques que leur caractère fictif n'empêche pas de cohabiter avec Montréal, Farnham, Granby. Ils font partie du même contrat de véridiction, et de lui-même le roman ne nous donne aucune raison de ne pas les lire de la même façon que les autres. Il faut avoir lu Gérin-Lajoie pour soupçonner qu'il y a là quelque chose de pas catholique, que le romancier tend un piège à son lecteur, à tout le moins lui fait

un signe, l'entraîne dans une complexité intertextuelle, culturelle d'autant plus déconcertante qu'elle reste cachée au plus grand nombre. Peut-on imaginer, entre Rivardville et les actions qui s'y déroulent, quelque correspondance significative ? En bref : Vincent Falardeau, marié à une Ontarienne appelée Alberta Turnstiff (que diable l'Alberta vient-elle faire dans cette histoire ?), se découvre de plus en plus mal marié, et le lecteur comprend assez vite qu'il n'aime qu'une seule femme, sa sœur Fériée. On peut sans doute parler d'inceste, d'une passion incestueuse outrageusement régressive, accentuée par des accès de langage — d'orthographe infantiles : « reste assise krankile », « l'oh à la bouche », « la boce de la chace », « tous les deux tusseuls ensembles » (sic et resic), qui refont à mesure le tissu familial déchiré par les circonstances, les travaux du monde. On se souvient du « béréncien » de *L'Avalée des avalés*, langage également réservé aux initiés, mais la déformation du langage, dans *Les Enfantômes*, porte beaucoup plus nettement les marques de la régression, et ne se laisse pas lire sans malaise. Réjean Ducharme pratique dans ce roman la marche arrière comme il ne l'a jamais fait auparavant et nous entraîne avec lui, médusés, un peu écœurés. Il recule à toute vapeur, sans égard pour la sensibilité du lecteur. Il fait de nous, par osmose, de véritables *arriérés*. Ne serait-ce pas ce que signifie Rivardville, la référence au roman ultra canadien-français de Jean Rivard ? Le passé intégral — « je me souviens », ne cesse de dire le narrateur, répétant sans cesse la devise du Québec —, la famille, la tribu *tricotée serré* ? Alberta Turnstiff, l'Ontarienne, la Canadienne anglaise, ne peut évidemment que se sentir malheureuse dans un tel climat, s'en aller. Les nés natifs, Vincent et Fériée, frère et sœur, vont donc à la fin rester *tusseuls ensembles*, libérés de tout ce qui n'est pas la passion qu'ils éprouvent l'un pour l'autre.

Comment éviterons-nous de faire des *Enfantômes* une lecture politique, si nous observons au surplus que le roman paraît en 1976, durant la montée de l'indépendantisme ? Un bref épisode nous y invite :

Au déjeuner, le lendemain, le problème canadien-français, qui était encore sauvage, c'est-à-dire réservé aux cogitations des happy few, prit la vedette. Madeleine l'avait soulevé par dépit. Pour me provoquer. Pour avoir quelque chose à me faire. Elle savait que j'étais d'accord avec ma sœur sur la question — contre tout sentimentalisme nationaliste en même temps que pour le gros bon sens de l'indépendance du Québec — et qu'il lui était facile de me faire enrager là-dessus avec ses supposées opinions, exactement contraires.

L'opinion de Vincent Falardeau sur ce qu'on appelle la question nationale est, à moins d'une erreur grave, la seule affirmation modérée, raisonnable, qui soit dans toute l'œuvre de Ducharme. Mais elle est battue en brèche, et ne peut que l'être, par tout ce qui l'entoure dans le roman, par cela même qui fait vivre le roman, le thème régressif de « nous deux tus-seuls ensembles » qui est posé dès la première page et ne fait, durant tout le récit, que dérouler ses conséquences jusqu'à la question naïve de la fin : « Comment ça va, ma tite Feuille ? » Par son côté démodé, poussiéreux, révolu, le Rivardville de Gérin-Lajoie devient, ne peut que devenir, chez Ducharme, le nom d'un minuscule domaine intime où un frère et une sœur, Vincent et Fériée (composant ensemble le nom d'un seul homme, saint Vincent Ferrier), savourent les satisfactions perverses d'une enfance vécue à rebours du monde.

* * *

Quand Vincent Falardeau — ou Réjean Ducharme peut-être — fait appel au « gros bon sens », le cœur n'y est pas tout à fait. Son affaire à lui, sa plus profonde affaire, c'est le non-sens, la déglingue voulue, poursuivie, la régression. On a souvent parlé, à propos de Ducharme, d'une nostalgie de la pureté enfantine, de l'originel, voire du sein maternel : Bérénice, Mille Milles, Chateaugué et les autres seraient des adolescents incapables d'accéder à la maturité, ou encore de jeunes adultes

qui n'arrivent pas à se délivrer des fantasmes de l'enfance. On ne va pas loin, dans l'œuvre, avec cette psychologie de premier cycle. Quand le personnage de Ducharme régresse, il le fait en toute lucidité, les yeux grands ouverts sur le néant, sur un impossible qu'il ne peut nommer, et qu'il oppose de toute la force de l'écriture aux invitations de la vie commune. L'œuvre de Ducharme est une œuvre de résistance forcenée, une « guerre apache » selon l'expression de Le Clézio. « Mon idée, clame le narrateur de *La Fille de Christophe Colomb*, c'est d'aller loin dans la niaiserie. » Niaiserie ne doit pas s'entendre ici au sens d'insignifiance, de mauvais goût ; niaiserie, c'est aussi, dans le vocabulaire québécois, *niaiser*, piéger : « Elle veut me piéger à mon propre jeu, me niaiser jusqu'à ce qu'elle m'ait bien coincé. » (*Va savoir*)

Les enjeux de cette guerre, la raison de ce piègeage, ne sont pas évidents, ne peuvent pas l'être, ne veulent pas l'être. L'œuvre de Réjean Ducharme n'est pas de celles qui donnent des leçons. Elle semble opter pour Rivardville contre le reste du monde, pour Fériée contre Alberta, pour le passé contre le présent. Mais Rivardville, Fériée, le passé ne sont pas des recours, des habitations possibles, mais des gouffres où se mêlent, dans la plus redoutable ambiguïté, la grâce et la défaite. L'écriture de Réjean Ducharme est bien ce « désastre » dont parle Maurice Blanchot, la perte ou le refus de l'astre, de l'orientation ferme, de la connaissance attachée à son objet. Elle est prête à tout pour échapper au destin idéologique qui attend tout discours, elle se livre aux instincts les moins recommandables, elle fait le jeu d'une régression générale, sans crans d'arrêt. Pour lire vraiment Réjean Ducharme, il faut éprouver l'extrême violence, l'extrême souffrance de cet en-arrière qui est tout le contraire d'un confort de mémoire et d'appartenance : un naufrage — mais paradoxalement actif, prodigieusement vivant — dans la boue des origines.

Table des matières

En guise de préface	7
---------------------	---

I

1 • En arrière, avec Réjean Ducharme	15
2 • L'enfant trouvé (<i>Sylvain Garneau</i>)	22
3 • Le jeune homme et la mer (<i>Yann Martel</i>)	34
4 • Une voix dans le désert (<i>Jean-Marc Fréchette</i>)	38
5 • Frère Gaston (<i>Gaston Miron</i>)	43
6 • De la « maudernité » (<i>Francine Noël</i>)	47

II

7 • Un chef-d'œuvre de Gabrielle Roy	57
8 • Les contes de l'homme seul (<i>Yves Thériault</i>)	62
9 • Trois phrases de Pierre Vadeboncœur	67
10 • Journal d'un « dénouement » (<i>Fernand Ouellette</i>)	74

11 • Jacques Brault en 1965	81
12 • Le déserteur (<i>André Major</i>)	90
13 • Miror est-il québécois ? (<i>Roland Giguère</i>)	96
III	
14 • Une épopée sans héros (<i>Jacques Ferron</i>)	105
15 • Tel qu'en lui-même (<i>Yvon Rivard</i>)	115
16 • Quelque part dans l'inachevé (<i>Émile Ollivier</i>)	121
17 • Pèlerinage à Rawdon (<i>Jean Basile</i>)	125
18 • Une voix venue d'ailleurs (<i>Claire de Lamirande</i>)	129
19 • Jacques et ses frères (<i>Jacques Godbout</i>)	135
20 • Sagesse et Morency	142
IV	
21 • Les errances de Berthelot Brunet	149
22 • Force de Saint-Denys Garneau	159
23 • Jean Le Moyne, le magnifique	169
24 • En votre aimable règlement... (<i>Claude Hurtubise</i>)	174

25 • Ce qu'on appelle « génie » (*Anne Hébert*) 178

26 • Étrangers, familiers (*Frank Scott, Philip Stratford*) 182

V

27 • Comment devenir un « ancien Canadien »
(*Philippe Aubert de Gaspé*) 191

28 • La voie honorable de François-Xavier Garneau 201

Note bibliographique 227

Collection « Papiers collés »
dirigée par François Ricard

Jacques Allard
Traverses

Rolande Allard-Lacerte
La Chanson de Rolande

Bernard Arcand
et Serge Bouchard
Quinze lieux communs
De nouveaux lieux communs
Du pâté chinois, du baseball
et autres lieux communs
De la fin du mâle,
de l'emballage et autres lieux
communs
Des pompiers, de l'accent
français et autres lieux communs
Du pipi, du gaspillage
et sept autres lieux communs

Denys Arcand
Hors champ

Gilles Archambault
Le Regard oblique
Chroniques matinales
Nouvelles Chroniques matinales
Dernières Chroniques matinales
Les Plaisirs de la mélancolie
(nouvelle édition)

Margaret Atwood
Cibles mouvantes

André Belleau
Surprendre les voix
Notre Rabelais

Yvon Bernier
En mémoire d'une souveraine :
Marguerite Yourcenar

Lise Bissonnette
La Passion du présent
Toujours la passion du présent

Serge Bouchard
Les corneilles ne sont
pas les épouses des corbeaux

Jacques Brault
La Poussière du chemin
Ô saisons, ô châteaux
Chemin faisant
(nouvelle édition)

André Brochu
La Visée critique

Ying Chen
Quatre Mille Marches

Marc Chevrier
Le Temps de l'homme fini

Isabelle Daunais
Des ponts dans la brume

Fernand Dumont
Raisons communes

Jean-Pierre Duquette
L'Espace du regard

Lysiane Gagnon
Chroniques politiques

Jacques Godbout
Le Murmure marchand
L'Écran du bonheur
Le Réformiste (nouvelle édition)

Louis Hamelin
Le Voyage en pot

Jean-Pierre Issenhuth
Rêveries

Suzanne Jacob
Ah... !

Judith Jasmin
Défense de la liberté

Jean-Paul L'Allier
Les années qui viennent

Jean Larose
La Petite Noirceur
L'Amour du pauvre

Monique LaRue
De fil en aiguille

Robert Lévesque
La Liberté de blâmer
Un siècle en pièces
L'Allié de personne
Récits bariolés

Jean-François Lisée
Carrefours Amérique

Catherine Lord
Réalités de femmes

Gilles Marcotte
L'Amateur de musique
Écrire à Montréal
Le Lecteur de poèmes
Les Livres et les Jours, 1983-2001
La littérature est inutile

Pierre Nepveu
L'Écologie du réel
Intérieurs du Nouveau Monde

Lecture des lieux

François Ricard
La Littérature contre elle-même
Chroniques d'un temps loufoque

Mordecai Richler
Un certain sens du ridicule

Christian Rioux
Carnets d'Amérique

Yvon Rivard
Le Bout cassé de tous les chemins
Personne n'est une île

Georges-André Vachon
Une tradition à inventer

Pierre Vadebonceur
Essais inactuels

Virginia Woolf
Une prose passionnée et autres essais

Imprimé sur du papier 100 % postconsommation,
traité sans chlore, certifié ÉcoLogo
et fabriqué dans une usine fonctionnant au biogaz.



MISE EN PAGES ET TYPOGRAPHIE :
LES ÉDITIONS DU BORÉAL

ACHEVÉ D'IMPRIMER EN SEPTEMBRE 2009
SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE GAUVIN
À GATINEAU (QUÉBEC).

« Les œuvres dont il sera question dans ce livre font partie de la littérature québécoise. Il ne s'agit ici ni d'une "deffense et illustration", selon la formule célèbre de du Bellay, ni d'un essai de caractère historique, où les œuvres seraient mises en relation avec le développement d'une nation, d'une société. Mon propos est différent, même si la réunion d'œuvres parues dans le même espace géographique ne peut que suggérer des perspectives historiques, des relations entre

Romancier, critique et essayiste, Gilles Marcotte – lauréat du prix Athanase-David en 1997 pour l'ensemble de son œuvre – donne ici un recueil de textes où il aborde, avec l'intelligence et l'élégance qu'on lui connaît, l'œuvre de nombreux écrivains québécois, de Syltrain Garneau à Gaston Miron en passant par Francine Noël, Yvon Rivard et Réjean Ducharme.

texte et société. J'ai voulu plutôt que les œuvres, les écrivains que je présente ici le soient pour eux-mêmes, en eux-mêmes, sans être conscrits par une sorte de développement collectif. Ce n'est donc pas une thèse qu'on lira, bien que les petites idées que j'entretiens sur la littérature s'y frayent forcément un chemin. Je n'ai pu me retenir, aussi bien, pour aérer un peu l'ensemble, de

constituer des ensembles flous, suscités par des rencontres de diverses sortes, amicales si l'on veut, et de m'évader parfois dans quelques images de la vie littéraire. »

(Extrait de la préface)